de M. Vallaeys avoir conféré avec M. le Président du Conseil, qui lui a promis de faire diligenter et de reprendre l'examen immédiat de la loi. (Vive Bravo!)

M. Mimet demande la commission de son initiative, le renvoie renvoyée à demain pour la discussion du projet relatif au Chemins de fer du Midi, lu le 4 juin 95.

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE
à Kiel
L'AMIRAL FRANÇAIS commandant les deux escadres

Paris, 17 juin. — Le ministre de la mar ne a reçu de l'amiral Ménard la dépêche suivante :

Kiel, 2 heures 35.

Nous avons rencontré l'escadre russe à la sortie du grand Belt, au cap sud de l'île Langeland.

Nous avons échangé les saluts aux marques distinctives et fait route de concert jusqu'à l'entrée dans le port de Kiel.

Le point où les escadres russe et française se sont rencontrées est situé à l'extrémité sud du Danemark.

Paris, 17 juin. — *Le contre-amiral Ménard, en sa qualité de plus ancien en grade, commandera les escadres russe et française à Kiel.*

L'arrivée des navires à Kiel

Kiel, 17 juin. — Dans la matinée, sont entrées grand nombre les navires de guerre étrangers. D'abord l'escadre, la corvette portugaise et l'escadre danoise, puis le croiseur hollandais, puis un peu plus tard s'avance l'escadre anglaise dans un ordre imposant. A midi arrivent les escadres russes et français rangés sur deux lignes. A 1 h. 1/2 on signale l'escadre italienne. Tous les navires étrangers sont salués par des salves d'artillerie et des hourrah poussés par les équipages allemands.

A bord du yacht impérial on exécute l'hymne national allemand. Sur les navires allemands on joue la *Marseillaise*. Les navires russes se rangent dans le port à droite, les Français à gauche à côté de la flotte anglaise.

Les officiers d'ordonnance allemands partent à la rencontre des navires sur lesquels prennent place

Remise de l'ordre de Saint-André
A M. FÉLIX FAURE

Paris, 17 juin. — Aujourd'hui, à deux heures, a eu lieu au palais de l'Elysée la remise du Ordre de Saint-André au président de la République.

MM. Crozier, ex-ambassadeur des ambassadeurs, accompagné de M. Mollard, chef adjoint au service du protocole, est allé prendre S. E. l'ambassadeur de Russie à son hôtel, pour le ramener au palais dans les voitures de la présidence.

Un escadron de cuirassiers formait l'escorte.

Un bataillon du 76e régiment d'infanterie, avec musique et drapeau, sous les ordres du colonel, a rendu les honneurs dans la cour de l'Elysée.

Son Excellence le baron de Mohrenheim et le président qui lui succède ont été introduits auprès du président qui avait à ses côtés le président du Conseil et le ministre des affaires étrangères et, derrière lui, sa maison militaire et civile.

En remettant au président les insignes de Saint-André et les autres ordres russes, l'ambassadeur a prononcé l'allocution suivante :

Monsieur le président,

Au nom de l'empereur, mon auguste maître, j'ai l'extrême honneur de remettre à votre Excellence les insignes des ordres impériaux que sa Majesté vous prie d'accepter comme témoignage de sa haute estime.

Vous voudrez bien y reconnaître, Monsieur le président, un nouveau gage du sentiment dont Sa Majesté est constamment animée pour la France et pour le chef qui personnifie avec tant d'autorité et d'élévation le caractère généreux et l'esprit pacifique de la grande nation qui l'a investi de ses pouvoirs.

Je m'estime heureux, Monsieur le président, d'avoir à constater en cette mémorable circonstance, la continuité des relations si heureusement établies entre nos deux pays.

Le président a répondu :

Monsieur l'ambassadeur,

Je suis heureux de recevoir de vos mains le gracieux message de Sa Majesté l'empereur et les insignes des ordres impériaux.

Je vous prie d'être auprès de Sa Majesté l'interprète des sentiments qu'inspire en moi un si précieux gage des sympathies dont, à l'exemple de ses glorieux pères, elle est animée pour mon pays, et de l'intérêt si heureusement existante entre les deux nations.

Je tiens de mon côté à vous renouveler auprès de l'expression des vœux que je forme pour toute la France pour le bonheur et le long règne de votre souverain ainsi que pour la prospérité de l'empire dont les destinées sont confiées à sa haute sagesse.

Après quelques minutes d'entretien avec le président de la République, l'ambassadeur a été reconduit en grande tenue avec la même cérémonie.

Nous croyons savoir que M. de Morenheim a remis à M. Félix Faure une lettre autographe du Czar, l'Elysée ou nous avons demandé le texte de cette lettre, on nous a répondu qu'on ne communiquait pas les lettres autographes.

M. Félix Faure a envoyé un télégramme de remerciements au Czar.

LE TRAITÉ D'ALLIANCE
Franco-Russe

Toulouse, 17 juin. — La *Dépêche* reçoit de son correspondant russe une lettre dans laquelle il se dit en mesure de dire la vérité sur l'alliance franco-russe d'après la communication d'un diplomate bien placé pour être parfaitement renseigné.

Eh bien, la vérité vraie est celle-ci : je vous l'affirme, l'alliance entre la Russie et la France existe.

Le traité d'alliance a été signé par le grand duc Constantin au nom de son frère l'empereur Alexandre III et par M. Carnot au nom de la France.

Une chute mortelle

Paris, 17 juin. — Une madame Nelson, qui l'année dernière avait obtenu un certain succès comme artiste lyrique et danseuse excentrique dans les concerts-cafés-chantants qui depuis s'adonnait avec excès à la boisson, a trouvé la mort dans les conditions suivantes.

Ce soir, après une absorption exagérée de cocktail elle s'est trouvée à la fenêtre de son cabinet de toilette ; elle se pencha, perdit l'équilibre et tomba sur le sol d'une hauteur de 3 mètres.

On accourut à son secours ; elle était étendue sur le trottoir vêtue seulement de sa chemise et un médecin prévenu ne put que constater le décès.

L'INSTRUCTION
de l'affaire des Chemins de fer du Sud

Paris, 17 juin. — L'instruction sur l'affaire de la Compagnie des chemins de fer du sud de la France vient d'être close.

MM. Félix Martin, directeur, Bobin et André, entrepreneurs, seront traduits devant le tribunal correctionnel pour abus de confiance et complicité.

Exemple à imiter

Paris, 17 juin. — Le comte Chandon de Bria lies, de la célèbre maison de vins de Champagne « Moet et Chandon » qui est mort la semaine dernière, a laissé par testament à ses serviteurs et aux employés de sa maison de Champagne une rente de 36,000 francs, représentant un capital de un million de francs.

LA BELGIQUE
MORT du général Vandersmissen

M. le général baron Vandersmissen est mort dimanche à Bruxelles. C'est une des figures les plus populaires de l'armée belge, grâce surtout aux missions sérieuses qui lui furent souvent confiées et aux attaques violentes que son caractère brusque lui attira.

C'était le plus rare officiers belges qu'aient vu le feu.

Né en 1823, à Bruxelles, le général Vander Smissen était le doyen de l'armée en 1889. En 1843 il était nommé sous-lieutenant.

Son caractère impatient d'action le poussa à demander l'autorisation de prendre part, en 1851, à la campagne du maréchal Saint-Arnaud en Kabylie. Cette autorisation lui fut accordée et le jeune officier belge suivit toute la campagne et s'y distingua.

Ce fut cette première campagne qui le fit décorer pour commander la petite armée de volontaires belges envoyée au Mexique pour secourir Maximilien.

Vandersmissen se comporta très brillamment dans cette expédition et fit des efforts surhumains pour sauver le malheureux prince.

De retour en Belgique, il s'occupa de la réorganisation de l'armée.

Promu lieutenant général en 1879, aide de campdu roi, commandant la deuxième circonscription militaire en 1882, le général fut envoyé, en 1883, dans le bassin de Charleroi pour réprimer les troubles qui y avaient éclaté. Il montra dans l'accomplissement de cette mission une énergie voisine de la férocité et eut des conflits très graves avec les autorités civiles.

Le Roi, dont le général était l'un des conseiller *favoris* et qui le tenait en haute estime, le maintint, la limite d'âge atteinte, dans son commandement. Mais part sans du service personnel il donna brusquement sa démission le jour où le gouvernement se déclara hostile à cette juste réforme.

Depuis, le général, qui jusqu'alors avait allègrement porté ses soixante-dix années et les fatigues d'une carrière bien remplie, avait paru quelquefois vieillir.

Il avait cependant vieilli évidemment et n'en foyait les forces de ce vieillard, jusqu'alors si robuste, décroître rapidement.

Lundi dernier, au cours d'une promenade, il prit froid. Il sortit encore mardi, puis alita atteint d'une pneumonie.

Dimanche matin, les médecins constatèrent une amélioration, déclarèrent même au malade : « Général, demain vous pourrez faire ce qu'il vous plaira. »

Mais, vers huit heures, une violente attaque de foie secoua le malade, qui, une demi-heure plus tard, s'éteignait sans souffrance, ayant auprès de lui son frère.

*

Le général Vandermissen a un fils inscrit sur les registres de l'état-civil de Lille et qui habite encore notre ville.

Voilà pourquoi les manifestations comme celle de dimanche sont dangereuses et antipatriotiques. RANC.

REUNION SOCIALISTE

Paris, 17 juin. — Une réunion socialiste a eu lieu au Cirque-Molier, Boulevard Courbevoie. Les orateurs ont haranqué quelques centaines de personnes réunies dans le local. Ils ont flétri la politique des « amis de la Russie » et l'on a vu un ordre du jour énergique a clos la réunion.

DERNIÈRE HEURE

La manifestation de Roubaix
appréciée par M. Ranc

Paris, 17 juin. — Notre confrère Ranc consacre dans le *Parti de ce soir* le compte rendu de la manifestation de Roubaix, l'article suivant :

On s'est fort amusé, paraît-il, hier, *dimanche, à Roubaix.*

Les cléricaux avaient organisé une grande manifestation pour demander le rétablissement des processions. On avait battu le rappel des bandes noires qui se sont mobilisées avec entrain. Les manifestants sont partis de deux points différents et sont réunis place Notre-Dame où les attendait, au haut du perron de l'église, un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux et brandissant l'ost-moir avec le saint-sacrement. Puis les chants ont commencé les manifestants ont entonné la *Marseillaise* cléricale :

Dieu de clémence,
Dieu de vengeance,
Sauvez Rome et la France
Au nom du Sacré-Cœur !

Naturellement, cette provocation a été accueillie par des sifflets et des huées. Républicains et cléricaux se sont empoignés. Des bagarres ont éclaté dans plus de deux endroits. Les chapeaux volaient en l'air, les coups de canne pleuvaient. La gendarmerie n'est pas intervenue ; elle a laissé les belligérants s'expliquer à la mode des Flandres.

Sauver Rome et la France au nom du Sacré-Cœur! Rome d'abord, la France ensuite. On ne croirait revenu au beau temps de l'efflorescence cléricale, en 1875, alors que dans l'église de Paray-le-Monial, sanctuaire de Marie Alacoque et de la plus basse superstition, M. de Belcastel, membre de l'Assemblée nationale, en présence de deux évêques, d'un nombreux clergé et d'une collection choisie de pèlerins, consacra solennellement la France au Sacré-Cœur de Jésus. Acte lui fut donné au nom de l'église par l'évêque d'Autun, qui déclara que ce bon M. de Belcastel avait trouvé le vrai moyen de racheter les crimes de la France.

« La crime de la France » on sait ce que cela veut dire dans le langage des évêques : c'est le servage abolit, l'égalité civ le conquise, l'enseignement laïque, pour tous les enfants de l'homme et du citoyen proclamés, c'est enfin l'immortelle Révolution à jamais glorifiée par le monde ! Voilà les crimes dont les cléricaux avaient voulu se demander pardon à Dieu et au Sacré-Cœur de Jésus!

Notez que M. Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Assemblée française en 1871, pour les prélats les plus libéraux, les plus modernes. Jugez des autres!

Pour en revenir à la manifestation de Roubaix, elle n'a pas eu ensemble que la gaîté ; elle a très bien fait d'appliquer la loi, qui lui permet d'interdire les processions.

Il est clair que dans une ville où les passions de part et d'autre sont surexcitées, où les catholiques en se mettant sous le patronage de Marie-Alacoque, en se déguisant en croisés, en chantant des cant que belliqueux se livrent à de véritables actes de provocation, les processions donneraient lieu à des violents conflits. Après la journée d'hier la preuve est faite.

Il y a quelque chose de plus grave. Les processionnaires de Roubaix, obéissant à une consigne, ont demandé frauduleusement au bon Dieu et au Sacré Cœur de Jésus de sauver Rome

Sauver Rome! cela vaut dire : « Rendez la liberté au saint-père ! Sauvez le pouvoir temporel !

Rien ne rentre plus agréable aux gallophobes italiens que ces manifestations. Ils les excoltent avec beaucoup d'art, comme ils exploitent les caravanes de pèlerins français qui viennent chaque année faire leurs dévotions au Vatican. Rien n'a plus profité à la politique de M. Crispi que ces voyages habilement répandus et entretenus dans les masses que la France n'a pas renoncé à la prétention de restaurer le pouvoir temporel. C'est absurde, mais cette appréhension n'existe pas moins en Italie.

Il résulte de ce mettre activement à la recherche de Louis Rose.

Tout d'abord, il voulut voir Lautal.

Il pensa qu'il découvrirait sans doute par lui ce que le vaurien était devenu.

Mais il lui était difficile de l'interroger à ce qu'il avait pu cesser de surveiller, car il était censé ignorer par devers lui l'existence du fils de la marquise de Curcist.

Cependant, il crut remarquer que personne *chez Lautal ne paraissait se préoccuper de la* disparition de Louis Rose.

Notre policier amateur pensa que le bandit avait abandonné ses projets de chantage sur la marquise de Curcist.

Il se dit que maintenant que Lautal avait en main une affaire qui devait lui rapporter *près de dix millions*, — la succession de Mme Miseri, — il se soucierait fort peu des quelques centaines de mille francs qu'il avait eu le projet de soutirer à la marquise de Curcist.

Mais il savait que Marguerite ne renoncait pas à sa vengeance.

Il voyait approcher le jour qu'elle avait fixé pour le scandale, le scandale qui devait faire expier à Forguisilleuse marquise l'injure qu'elle lui avait infligée.

Ce jour-là, le mariage des fiancailles du jeune comte Lucien de Curcist.

Cette fête, qui devait avoir lieu à l'hôtel de la rue de Bellechasse, avait été fixée au 21 juin.

Le fils du marquis épousait la fille du marquis de Sorbiers.

Lapalud ne se possédait plus.

Il ne pouvait rester en place, il bouge et tous les repaires de Paris, à la recherche de Louis Rose.

Il revint plus-eurs fois à Montrouge, chez le père Gaga, le débitant de la rue de la Voie Verte. — Il interroga tous les habitués de cet établissement interlope, personne n'avait vu le garement.

Il pensa alors qu'il pourrait se faire que Louis Rose, auteur de quelque nouveau méfait, fût de nouveau l'hôte de la prison de Mazas.

Alors, c'était l'impossibilité absolue de laisser s'accomplir la vengeance de Mme de Bellegarde.

La cause était gagnée d'avance.

Camélia n'était déjà plus à l'avenue Friedland sous la gardienne du séquestre.

Lapalud jubilait.

Cette aventure l'avait rempli d'une telle joie qu'il n'avait pas vu les jours s'écouler et qu'il avait pr.que cessé de penser à Louis Rose.

On était presque dans les premiers jours de Mars.

Il y avait déjà deux jours qu'il n'avait pas reçu de nouvelles du garnement, quand il y songea tout-à-coup.

— Que devient donc mon chenapan, se demanda-t-il en ne pouvant se défendre d'une certaine anxiété ?

Il résolut aussitôt de se rendre à Montreuil

Affublé d'un déguisement qui le rendait méconnaîs-able, il prit l'omn buset se rendit à la propriété de Lautal.

La porte qui donnait sur la route était fermée.

Celle qui ouvrait au fond de l'impasse que nous connaissons, l'était également.

Notre policier amateur frappa longtemps à ces deux portes. Le vacarme qu'il fit ne fut pas entendu.

Alors, fort inquiet, pensant que la disparition de Louis Rose était le fait de Lautal, il entraprit de rechercher le marchand de vins chez lequel le vaurien prenait d'habitude ses repas.

Il n'eut pas de peine à le découvrir.

Cet homme lui apprit que, depuis près d'une semaine, il n'avait pas vu Louis Rose.

La dernière fois que le garnement était venu chez lui, il était en compagnie d'un mauvais sujet de son âge et ils avaient déjeuné ensemble.

Pendant le repas, Louis Rose lui avait déclaré qu'il quittait Montreuil et qu'il envoyait provisoirement l'individu qui l'avait constitué gardien de sa maison.

Depuis ce jour on ne l'avait plus revu.

Lapalud était fort contrarié.

Il ne voulait pas apprendre cette nouvelle à Mme de Bellegarde, craignant que la crainte de voir échapper sa vengeance ait pour elle la cause d'une profonde désespoir.

Il résolut de se mettre activement à la recherche de Louis Rose.

Il pensa qu'il découvrirait sans doute par lui ce que le vaurien était devenu.

Mais il lui était difficile de l'interroger à ce qu'il avait pu cesser de surveiller, car il était censé ignorer par devers lui l'existence du fils de la marquise de Curcist.

Cependant, il crut remarquer que personne *chez Lautal ne paraissait se préoccuper de la* disparition de Louis Rose.

Notre policier amateur pensa que le bandit avait abandonné ses projets de chantage sur la marquise de Curcist.

Il se dit que maintenant que Lautal avait en main une affaire qui devait lui rapporter *près de dix millions*, — la succession de Mme Miseri, — il se soucierait fort peu des quelques centaines de mille francs qu'il avait eu le projet de soutirer à la marquise de Curcist.

Mais il savait que Marguerite ne renonçait pas à sa vengeance.

Il voyait approcher le jour qu'elle avait fixé pour le scandale, le scandale qui devait faire expier à Forguisilleuse marquise l'injure qu'elle lui avait infligée.

Ce jour-là, le mariage des fiancailles du jeune comte Lucien de Curcist.

Cette fête, qui devait avoir lieu à l'hôtel de la rue de Bellechasse, avait été fixée au 21 juin.

Le fils du marquis épousait la fille du marquis de Sorbiers.

Lapalud ne se possédait plus.

Il ne pouvait rester en place, il bouge et tous les repaires de Paris, à la recherche de Louis Rose.

Il revint plus-eurs fois à Montrouge, chez le père Gaga, le débitant de la rue de la Voie Verte. — Il interroga tous les habitués de cet établissement interlope, personne n'avait vu le garement.

Il pensa alors qu'il pourrait se faire que Louis Rose, auteur de quelque nouveau méfait, fût de nouveau l'hôte de la prison de Mazas.

Alors, c'était l'impossibilité absolue de laisser s'accomplir la vengeance de Mme de Bellegarde.

Notre policier amateur voulut en avoir le cœur net.

Il avait connu autrefois, chez son ami Découlet, un *agent de la sûreté, du nom de Loriol*, qui était devenu depuis quelques années inspecteur dans son service.

Il résolut de s'adresser à lui.

L'inspecteur Loriol connaissait admirablement Louis Rose.

Il avait eu plusieurs fois affaire à lui.

Il promit à Lapalud de le rechercher et de lui dire ce qu'il apprendrait.

CHAPITRE LXXXVIII

Le crime de la rue Vaugirard

Pendant que Lapalud attendait anxieusement des nouvelles de Louis Rose, on était arrivé au 25 Mars.

On se rappelle que ce jour avait été fixé à la marquise de Curcist par Lautal, pour le règlement de l'affaire de Mme Miseri, affaire dont les fameux moyennant laquelle le misérable répondait de faire disparaître Louis Rose.

Nous savons aussi que, lorsqu'il fut revenu chez lui, Lautal s'était vu forcé par la marquise et contenant l'engagement de payer cette somme, Lautal avait dit à sa femme et à Isidore :

« Voilà une affaire qui nous rapportera plus encore que j'avais dit. — Ce n'est pas cinq cent mille francs que la marquise de Curcist m'a promis, c'est un million qu'il me faut, et je sais le moyen de l'obtenir. — Quant à Louis Rose, il ne me gênera pas ; je me charge de le faire disparaître pour toujours »

Lautal n'avait voulu s'ouvrir à personne sur ce qu'il comptait faire.

Il avait confié seulement à sa femme et à son frère Isidore qu'il ne devait le faire connaître que lorsque le moment de le mettre à exécution serait venu.

Le 25 mars était arrivé.

La veille, Lautal avait eu, avec sa maîtresse et avec Isidore, un long entretien.

Il avait été question uniquement de l'événement attendu pour le lendemain.

Isidore avait affirmé que tout était prêt.

Lautal avait envoyé à la marquise une lettre dont elle seule devait comprendre le sens et qui était ainsi conçue :

« Madame la marquise,

» Je prends la liberté de vous rappeler que j'ai reçu hundi, quinze francs devez m'envoyer M. le comte *Lucien votre fils*. Je l'attendrai chez moi de dix heures à onze heures du soir et je lui remettrai ce que vous m'avez demandé.

» Votre serv teur,

» LAUTAL,

Cette lettre avait été portée à l'hôtel de la rue Bellechasse par Isidore, magnifiquement costumé en valet de grande maison, revêtu d'une livrée dont les boutons étaient dorés et qui, sur le vu d'une carte portant le nom de « *Baron de Lautal* », avait été immédiatement reçu par la marquise.

Mme de Curcist, après avoir lu la lettre du misérable, avait répondu à Isodore :

— Veuillez dire à M. Lautal que demain soir j'aurai l'argent qu'il m'a demandé.

Isidore, en laquais bien stylé, s'était retiré avec une profonde révérence, et il était venu prendre part à la ruse du Vicomte Colombier dont nous venons de parler tout à l'heure.

Le jour de l'échéance, Lautal s'était levé radieux.

Il allait, avait-il dit à sa complice, ce soir cinq cent mille francs, dans huit jours on complétera le million, et le mois prochain, *Monsieur* aura en main le reste de la succession Aldebert, dix millions. — Tu vois que j'ai eu une heureuse idée en ne nous exilant pas à l'étranger. A Paris, des gens intelligents trouvent toujours des fortunes à faire.

Et le misérable se frottait vivement les mains en signe d'allégresse.

Il appela Isidore.

— As-tu vu tes hommes, lui demanda-t-il ?

— Oui, cette nuit même, à la barrière de Epinettes.

— Ils sont prêts.

— Prêts et déc dés. Bérard ne se doute pas que c'est à moi qu'il a affaire.

— Et Louis Rose ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Il n'est plus retourné à Montreuil ?

— Ah ! il se fiche bien d'être le fils d'une grande dame maintenant qu'il voit la possibilité d'avoir cent cinquante mille francs pour sa part.

Lautal était évidemment satisfait.

Tout marchait à souhait.

Il compta les heures dans cette journée du 25 Mars. Le temps lui parut terriblement long.

Quand approcha l'heure à laquelle il attendait le jeune comte de Curcist, les sources de Lautal se froncèrent. Il devint *préoccupé, soucieux*; une anxiété *profonde* se peignait sur ses traits.

Enfin, à onze heures, on sonna.

La domestique était couchée depuis longtemps.

Ce fut Lautal lui-même qui alla ouvrir.

C'était Isidore.

Lautal le reconnut, mais aucun de nos lecteurs n'aurait deviné l'employé principal de l'agence de la rue du Vieux-Colombier sous cet accoutrement de rôdeur de barrière dont il était revêtu.

Ses cheveux roux étaient admirablement dissimulés sous une perruque brune, aux cheveux plats, formant des accroche-cœurs sur les tempes, ajustés avec l'art le plus consciencieux.

Une perruque de soie noire, jaune et cirée, laissait tomber sur ses yeux sa large visière qui les enveloppait d'une ombre opaque.

Deux moustaches noires, pareilles à celles sur la lèvre supérieure, plaches juste au-dessous des narines.

Un énorme morceau de tabac en carotte gonflait l'une de ses joues.

Par une grime savante et invisible, il avait donné à son visage un teint blafard et un aspect de vieillard malade.

Une méchante blouse bleue recouvrait un veston.

Son costume se complétait par un pantalon marron en velours à côtes.

Il avait le type de ces gens que l'on n'aime pas à rencontrer la nuit dans des lieux déserts, quand l'on a quelque bijou de valeur ou quelques louis dans la poche.

— Eh bien, demanda Lautal ?

Ça y est, fit Isidore.

(*A suivre.*)

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 129

La Margot

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

PAR

SARC MARIE

Dès qu'il fut maître de ce secret, Lautal rempli les journaux de Rodez d'annonces publiant que la demoiselle Stéphanie Mersay, née à Lyon, était héritière d'une immense fortune.

Il n'eut pas longtemps à attendre le résultat de son entreprise.

La fille naturelle de la tante Stéphanie existait encore.

C'était une excellente femme, déjà âgée, et mariée à un marchand de fromages de Roquefort, qui avait un cinq enfants, dont deux déjà bien en renfoncé grand'mère.

Elle portait le nom de Mme Mauzac.

Elle écrivit à Lautal et, sur sa réponse, elle arriva à Paris, munie de tous les papiers indiquant son identité.

Le bandit était heureux de cette découverte.

Il allait d'un seul coup réaliser plusieurs millions.

Il engagea à Mme Miseri un acte parfaitement régulier, par lequel elle s'engageait à abandonner la moitié de l'héritage de sa tante.

Dans une conversation, Lautal enfanna à Mme de Bellegarde ce résultat dévoilé à Camélia et à Camillia.

Lapalud sut tout cela.

Il en fit part à Marguerite.

C'était une raison suffisante pour que tout projet de vengeance contre cette femme fut abandonné.

Sur une première assignation, le juge des référés prononça la mise sous séquestre de la maison d'Aldebert, décédé en Amérique.

Les plaintes du procès furent remises à un huissier et il ne plus qu'à attendre le jour fixé pour les plaidoiries.

La cause était gagnée d'avance.

Camélia n'était déjà plus à l'avenue Friedland sous la gardienne du séquestre.

Lapalud jubilait.

Cette aventure l'avait rempli d'une telle joie qu'il n'avait pas vu les jours s'écouler et qu'il avait pr.que cessé de penser à Louis Rose.

On était presque dans les premiers jours de Mars.

Il y avait déjà deux jours qu'il n'avait pas reçu de nouvelles du garnement, quand il y songea tout-à-coup.

— Que devient donc mon chenapan, se demanda-t-il en ne pouvant se défendre d'une certaine anxiété ?

Il résolut aussitôt de se rendre à Montreuil

Affublé d'un déguisement qui le rendait méconnaîs-able, il prit l'omn buset se rendit à la propriété de Lautal.

La porte qui donnait sur la route était fermée.

Celle qui ouvrait au fond de l'impasse que nous connaissons, l'était également.

Notre policier amateur frappa longtemps à ces deux portes. Le vacarme qu'il fit ne fut pas entendu.

Alors, fort inquiet, pensant que la disparition de Louis Rose était le fait de Lautal, il entraprit de rechercher le marchand de vins chez lequel le vaurien prenait d'habitude ses repas.

Il n'eut pas de peine à le découvrir.

Cet homme lui apprit que, depuis près d'une semaine, il n'avait pas vu Louis Rose.

La dernière fois que le garnement était venu chez lui, il était en compagnie d'un mauvais sujet de son âge et ils avaient déjeuné ensemble.

Pendant le repas, Louis Rose lui avait déclaré qu'il quittait Montreuil et qu'il envoyait provisoirement l'individ qui l'avait constitué gardien de sa maison.

Depuis ce jour on ne l'avait plus revu.

Lapalud était fort contrarié.

Il ne voulait pas apprendre cette nouvelle à Mme de Bellegarde, craignant que la crainte de voir échapper sa vengeance serait pour elle la cause d'une profonde désespoir.

Il résolut de se mettre activement à la recherche de Louis Rose.

Il pensa qu'il découvrirait sans doute par lui ce que le vaurien était devenu.

Mais il lui était difficile de l'interroger à ce qu'il avait pu cesser de surveiller, car il était censé ignorer par devers lui l'existence du fils de la marquise de Curcist.

Cependant, il crut remarquer que personne *chez Lautal ne paraissait se préoccuper de la* disparition de Louis Rose.

Notre policier amateur pensa que le bandit avait abandonné ses projets de chantage sur la marquise de Curcist.

Il se dit que maintenant que Lautal avait en main une affaire qui devait lui rapporter *près de dix millions*, — la succession de Mme Miseri, — il se soucierait fort peu des quelques centaines de mille francs qu'il avait eu le projet de soutirer à la marquise de Curcist.

Mais il savait que Marguerite ne renonçait pas à sa vengeance.

Il voyait approcher le jour qu'elle avait fixé pour le scandale, le scandale qui devait faire expier à Forguisilleuse marquise l'injure qu'elle lui avait infligée.

Ce jour-là, le mariage des fiancailles du jeune comte Lucien de Curcist.

Cette fête, qui devait avoir lieu à l'hôtel de la rue de Bellechasse, avait été fixée au 21 juin.

Le fils du marquis épousait la fille du marquis de Sorbiers.

Lapalud ne se possédait plus.

Il ne pouvait rester en place, il bouge et tous les repaires de Paris, à la recherche de Louis Rose.

Il revint plus-eurs fois à Montrouge, chez le père Gaga, le débitant de la rue de la Voie Verte. — Il interroga tous les habitués de cet établissement interlope, personne n'avait vu le garement.

Il pensa alors qu'il pourrait se faire que Louis Rose, auteur de quelque nouveau méfait, fût de nouveau l'hôte de la prison de Mazas.

Alors, c'était l'impossibilité absolue de laisser s'accomplir la vengeance de Mme de Bellegarde.

Notre policier amateur voulut en avoir le cœur net.

Il avait connu autrefois, chez son ami Découlet, un *agent de la sûreté, du nom de Loriol*, qui était devenu depuis quelques années inspecteur dans son service.

Il résolut de s'adresser à lui.

L'inspecteur Loriol connaissait admirablement Louis Rose.

Il avait eu plusieurs fois affaire à lui.

Il promit à Lapalud de le rechercher et de lui dire ce qu'il apprendrait.

CHAPITRE LXXXVIII

Le crime de la rue Vaugirard

Pendant que Lapalud attendait anxieusement des nouvelles de Louis Rose, on était arrivé au 25 Mars.

On se rappelle que ce jour avait été fixé à la marquise de Curcist par Lautal, pour le règlement de l'affaire de Mme Miseri, affaire dont les fameux moyennant laquelle le misérable répondait de faire disparaître Louis Rose.

Nous savons aussi que, lorsqu'il fut revenu chez lui, Lautal s'était vu forcé par la marquise et contenant l'engagement de payer cette somme, Lautal avait dit à sa femme et à Isidore :

« Voilà une affaire qui nous rapportera plus encore que j'avais dit. — Ce n'est pas cinq cent mille francs que la marquise de Curcist m'a promis, c'est un million qu'il me faut, et je sais le moyen de l'obtenir. — Quant à Louis Rose, il ne me gênera pas ; je me charge de le faire disparaître pour toujours »

Lautal n'avait voulu s'ouvrir à personne sur ce qu'il comptait faire.

Il avait confié seulement à sa femme et à son frère Isidore qu'il ne devait le faire connaître que lorsque le moment de le mettre à exécution serait venu.

Le 25 mars était arrivé.

La veille, Lautal avait eu, avec sa maîtresse et avec Isidore, un long entretien.

Il avait été question uniquement de l'événement attendu pour le lendemain.

Isidore avait affirmé que tout était prêt.

Lautal avait envoyé à la marquise une lettre dont elle seule devait comprendre le sens et qui était ainsi conçue :

« Madame la marquise,

» Je prends la liberté de vous rappeler que j'ai reçu hundi, quinze francs devez m'envoyer M. le comte *Lucien votre fils*. Je l'attendrai chez moi de dix heures à onze heures du soir et je lui remettrai ce que vous m'avez demandé.

» Votre serv teur,

» LAUTAL,

Cette lettre avait été portée à l'hôtel de la rue Bellechasse par Isidore, magnifiquement costumé en valet de grande maison, revêtu d'une livrée dont les boutons étaient dorés et qui, sur le vu d'une carte portant le nom de « *Baron de Lautal* », avait été immédiatement reçu par la marquise.

Mme de Curcist, après avoir lu la lettre du misérable, avait répondu à Isodore :

— Veuillez dire à M. Lautal que demain soir j'aurai l'argent qu'il m'a demandé.

Isidore, en laquais bien stylé, s'était retiré avec une profonde révérence, et il était venu prendre part à la ruse du Vicomte Colombier dont nous venons de parler tout à l'heure.

Le jour de l'échéance, Lautal s'était levé radieux.

Il allait, avait-il dit à sa complice, ce soir cinq cent mille francs, dans huit jours on complétera le million, et le mois prochain, *Monsieur* aura en main le reste de la succession Aldebert, dix millions. — Tu vois que j'ai eu une heureuse idée en ne nous exilant pas à l'étranger. A Paris, des gens intelligents trouvent toujours des fortunes à faire.

Et le misérable se frottait vivement les mains en signe d'allégresse.

Il appela Isidore.

— As-tu vu tes hommes, lui demanda-t-il ?

— Oui, cette nuit même, à la barrière de Epinettes.

— Ils sont prêts.

— Prêts et déc dés. Bérard ne se doute pas que c'est à moi qu'il a affaire.

— Et Louis Rose ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Il n'est plus retourné à Montreuil ?

— Ah ! il se fiche bien d'être le fils d'une grande dame maintenant qu'il voit la possi-

ROUBAIX
La manifestation cléricale et les journaux.

N'avons pas l'habitude de dénoncer les conspirations de nos confrères. Nous estimons qu'il leur est loisible de faire prendre à leurs lecteurs des vessies pour des lanternes.

Toutefois, nous ne pouvons laisser accréditer des légendes. Notre devoir est de dénoncer la vérité outrageusement foulée aux pieds.

C'est le cas aujourd'hui avec la manifestation cléricale de dimanche et les journaux réactionnaires.

La *Croix du Nord*, surtout, se distingue par les mensonges qu'elle débite.

« Certes, *humainement* parlant, cette entreprise des Roubaisiens pouvait être taxée de folie.

» Mais on était pas une entreprise *humaine*.

» Mais on *priait*, on jeûnait, on suppliait depuis des semaines dans le silence des sanctuaires en vue de la grande manifestation.

Nous avons, hier, en parlant du repoisoir dîner fait, par un rédacteur de la *Croix* avec un évêque, indiqué de quelle façon on jeûnait.

Le dîner fut probablement un de ceux dont Diogène a dit.

Demain, mal aux cheveux et la gueule de bois.

Dans ce cas, le jeûne fait par le notre confrère se comprend.

Voilà, continue la plume feuille, ce qui explique que 7 mille hommes hier out tout bravé, le respect humain, les menaces, les coups pour affirmer hautement leur foi.

Et cet enthousiasme délirant des 15,000 chrétiens groupés sur le passage du cortège, était-il humain, pensez-vous ?

Ce qui serait plus humain ; pensons-nous à notre tour, ce serait de ne pas mentir de cette façon. Il y avait, répétons nous, tout au plus deux mille manifestants. Nous en appelons à l'*Echo du Nord* qui accuse au plus 3000 personnes. Or chacun sait que dans ces sortes de manifestations son témoignage ne peut être suspecté.

« Le mot d'ordre, dit encore la *Croix*, était d'aller de l'avant ... dans le plus grand calme. »

Du calme : Un mot en du calme les cléricaux ! Ah ! laissez-nous rire.

Que ce serait-il donc pass?, s'ils avaient été surexcités?

Mais la palme appartient au *Journal de Roubaix*. Il a vu, lui, un cortège composé de plus de 6,000 hommes, ouvriers et patrons qui parcourait les principales rues de la ville aux acclamations enthousiastes d'une foule que l'on évalue à plus de 20,000 personnes.

avec *La Croix* nous avions 22,000 manifestants. Avec le *Journal de Roubaix* nous en trouvons 26,000.

Pourquoi pas cent mille ?

Mais voici le bouquet : « Un vénérable prêtre — un missionnaire — à la longue barbe et aux cheveux blancs est insulté par un homme ivre qui le menace »

Ah! oui, parlons-en de ce vénérable prêtre qui a constamment la menace et l'insulte à la bouche, qui a poussé continuellement à une bagarre. Si elle n'a pas éclaté, ce n'est pas de sa faute.

Un homme vénérable! celui qui, place Chevreuil faisait des pieds de nez à la foule. Ah non! de tout autre que d'un homme à cheveux blancs, on comprendrait cette galopinade.

Mais bref, dans le parti dit bien pensant, il paraît que c'est le moyen d'obtenir un brevet de respectabilité.

Après tout, grand bien leur fasse.

L'*Esprit Public* ajoute, toujours gaîté, juge, pour une fois, assez sincèrement les choses.

« Elle s'est faite, ce matin, la manifestation cléricale *que nous avons prédite* et qui a fait le bruit attendu par les trente personnes qui avaient été invitées à y assister *huit cents* environ ont répondu à l'appel.

« Et encore, ceux-là n'avaient pas besoin d'être convoqués. C'étaient des cléricaux curieux, bien connus de tout la ville. Sur ce nombre il faut encore compter un grand nombre d'étrangers, de Tourcoing et d'ailleurs, pas mal de jeunes gens et de collégiens âgés de 13 ans et aussi quelques tonsurés, curés et vicaires.

« Si l'on tient compte que les organisateurs de cette manifestation avaient tout ensemble, pour attirer la foule, jusqu'à la sortie et la rentrée des messes des églises Notre-Dame et de Saint-Martin, on doit dire qu'elle a été un véritable four et si, comme nous l'avions recommandé, les socialistes et les anti-cléricaux de Roubaix étaient restés complètement indifférents à cette levée de goupillons, elle eût presque passé inaperçu ».

Huit cents, dit l'*Esprit*, nous sommes loin des 22,000 de la *Croix* et des 26,000 du *Journal de Roubaix*.

A l'heure où nous écriv